Vieille sacoche

Kamiel Vanhole

Traduction : Monique Nagielkopf

Huit heures du matin et la ville puait déjà des aisselles, tandis que Philippe passait sous les arcades de la rue des Colonies, un des rares trottoirs couverts que compte Bruxelles. La rue descendait en pente raide et débouchait sur un réseau de couloirs souterrains qui chaque matin crachait les navetteurs de la Gare Centrale : en essaims compacts, ils ondulaient vers les bureaux des environs pour y gagner leur croûte. Avec ses douze ans, Philippe allait à contre-courant, utilisant son cartable comme un coin qu'il enfonçait devant lui, un canif qui coupait du beurre. Il se sentait petit et mal à l'aise, mais en même temps son âme dansait sur la corde, loin au-dessus de tous: il ne se laisserait jamais emporter. Et il était fier de ne pas faire partie de ces visages de bois mal réveillés, qui le dépassaient en tanguant loin au-dessus et en dessous de lui.

‘Unreal City,
Under the brown fog of a winter dawn,
A crowd flowed over London Bridge, so many,
I had not thought death had undone so many.
Sighs, short and infrequent, were exhaled,
And each man fixed his eyes before his feet.’

C'était quelques lignes - pas des plus extraordinaires - de *The Waste Land* de T.S. Eliot. Chaque fois que Philippe les lisait, elles lui remettaient la rue des Colonies à l'esprit. C'était une rue assez jeune, tracée en 1908, lorsque la Belgique se targuait encore d'être un pays colonisateur. "En souvenir de l'annexion du Congo" disait la plaque indicatrice.
Ce qui l'intriguait le plus, c'était de savoir ce que faisaient tous ces gens qui l'entouraient. Dans un village, on savait que l'un était garagiste et l'autre plombier, on savait quel sieur fréquentait quelle dame et ce que la benjamine du boucher avait à nouveau fichu de l'argent que son père avait gagné aux courses. On était au courant de tout cela, mais en ville les gens paraissaient infiniment mystérieux, comme des créatures d'une planète loufoque. Et c'est ainsi que Philippe, sur le chemin de l'école, se mit à distribuer des destinées comme un petit dieu vengeur. Car cette femme-là, avec sa coiffure si haute qu'un merle n'y retrouverait pas ses petits, ne travaillait-elle pas dans une confiserie ? Elle marchait plus lentement que les autres et semblait n'être pas le moins du monde consciente des exquises vapeurs d’essence qu'elle inhalait. Toute la journée, elle rangeait des pralines dans des boîtes dorées et les déposait sur la balance. Parfois, elle en rajoutait une, parfois elle en enlevait une et en son for intérieur, elle se vantait de ne jamais avoir mangé une praline pendant les heures de travail. En dehors des heures de travail non plus d'ailleurs. Elle n'aimait pas le chocolat. Plus tard, elle mettrait son bébé de trois jours dans une poubelle et le couvrirait de vieux journaux. Interrogée par son mari, elle n'aurait aucune explication à lui présenter. Il l'abandonna, elle continua à travailler dans la chocolaterie, on n'entendit plus rien de l'enfant.
Derrière elle avançait un critique. Pour savoir l'heure, il démontait des montres.
Ou encore, on pouvait voir un petit gros qui aurait pu gagner sa vie comme gérant d'hôtel. Il souhaitait la bienvenue aux hôtes, faisait apparaître un piccolo d'un claquement de doigts et se mouvait avec la grâce légère qu'aiment à adopter les petits gros quand ils doivent monter deux marches. Il vivrait une existence uniforme et sur son lit de mort, n'aurait qu'un vœu: celui de ne pas avoir vécu une vie aussi uniforme. Il mourut dans de grandes douleurs.
Elles étaient bien cruelles, ces histoires, qui rendaient quelque peu l'atmosphère dans laquelle Philippe était alors plongé. Il n'attribuait pas autant de malheur aux gens que maintenant, mais la base était jetée. Ainsi chaque jour, il voyait le même vieux militaire étreindre une blonde contre le mur de la gare. Ils s'embrassaient et Philippe n'arrivait pas à comprendre pourquoi leur affaire devait prendre cette tournure farouche et brutale. Ou bien, dans ces mêmes couloirs souterrains il voyait traîner un homme fripé qui portait un blouson de pilote hiver comme été. Chaque fois que passait une femme habillée de court, il s'épanouissait et la suivait. Dès qu'elle atteignait l'escalier roulant qui menait à la rue des Colonies, il hâtait le pas, de sorte qu'il n'était guère que quelques marches plus bas qu'elle. Et chaque

fois, il se mettait à renouer ses lacets, tout en tournant la tête vers le haut. Pour ne pas rater la dernière marche, se disait Philippe.
Ainsi peu à peu, il lui apparut que la misère était de préférence clandestine. Les passions se cachaient derrière un extérieur impassible et le démoniaque en nous, le rêve dans lequel nous faisons subir le plus vil à l'autre, se revêtait à la surface d'un beau costume pour admirer un Val St. Lambert à la vitrine d'une verrerie.
C'était le bas-ventre de la ville, il lui fallait d'abord passer par là. C'est là qu'étaient les mendiants et les timbrés, les insulaires de la gare, les camelots aveugles et les exhibitionnistes, les chanteurs et les fous et tous les autres anges déchus auxquels il aurait dû s'habituer mais auxquels il ne s'était jamais habitué. Parfois, il leur donnait de l'argent, parfois il ne leur donnait pas d'argent, cela dépendait de sa mauvaise conscience et de sa bourse.
Comme ses parents trouvaient un abonnement trop cher, Philippe faisait chaque jour à pied le trajet de la Porte de Schaerbeek à la rue des Ursulines et le soir en sens inverse. Il fallait compter une bonne demi-heure de marche, pendant laquelle il traversait quasiment le cœur de Bruxelles du nord au sud. Rien de plus normal qu'il ait contracté là son amour de la marche. Auparavant, il allait déjà en vadrouille avec son grand-père, mais c'était à travers champs, où il n'y avait que peu à voir pour un gamin excité de douze ans à part le vent, le soleil et quelque gibier furtif. Maintenant, il voyait les presses du journal "Le Soir" à l'œuvre, des machines fabuleuses dans lesquelles le papier était chassé à une vitesse vertigineuse, le fragile papier journal entassé en hauts rouleaux à l'arrière du bâtiment, gros et ronds comme des meules de foin, et près des machines, invariablement, se tenait un ouvrier occupé à éplucher son journal, imperturbable au beau milieu de tout ce vacarme.
Dans une vitrine aux douces couleurs de chair, il voyait des bandes à varices et des rouleaux à pâtisserie pour réduire les bourrelets de graisse. Il découvrit un photographe qui présentait un livre sur la couverture duquel une toute petite bonne femme découvrait un sein. Il vit des tapis persans noués main sur lesquels on pouvait s'envoler et il frémissait d'horreur quand il voyait un patron d'auberge écrire "stoemp aux endives" sur son menu. Ce n'était pas le mélange de langues qui l'horrifiait, il y était habitué depuis belle lurette, mais le côté mollasse du stoemp, de cette purée qui sentait déjà l'hiver et les repas fades de la maison. Il se hâtait pour s'arrêter chaque fois devant le même fleuriste, "Les Fleurs Isabelle De Backer". C'était un magasin qui dégageait de loin une odeur sucrée poivrée, qui lui déplaisait. Du vert, du blé et des marguerites, on en avait assez, dans un village. Ce qui lui plaisait dans ce magasin, c'était sa façade. Elle était toute de verre et des branches sombres s'y lovaient comme si des lianes essayaient de sortir par la vitrine pour enlacer le passant candide de leurs douces tentacules.
Puis il tourna le coin et descendit la rue des Colonies, sa colonie, car on n'oubliera pas que Philippe a toujours douze ans et est un preux chevalier. Tout en marchant, il s'appropriait tout, les maisons, les fonctionnaires avec leur porte-documents à la main, les autos, tout lui appartenait, lui le chevalier d'outre-mer qui venait en nom de son suzerain et maître faire la conquête de cette cité étrangère tombée aux mains des barbares. Mais comment le faire comprendre aux barbares en question ?
Pendant qu'il traversait la rue de la Chancellerie, il jeta un coup d'œil aux flancs noirs de la cathédrale. C'était sa cible, le temple qui devait être repris des mains païennes. Mais aussi héroïque que soit l'envol de cette imagination de jouvenceau, la ville lui demeurait étrangère. C'était un corps dont les contours ne lui étaient pas inconnus, mais qui n'avait pas encore de profondeur, sans parler du fait qu'elle n'avait rien divulgué de ses secrets. Il s'inventait toutefois constamment d'autres chemins vers l'école, des trajets de plus en plus compliqués qui l'entraînaient par-dessus des tunnels routiers, au travers de vieux quartiers délabrés dont les murs se surplombaient, par des rues commerçantes et le long de devantures hautes comme des maisons dans lesquelles des trains miniatures sillonnaient un paysage de montagnes suisses.
Tout ceci se déroulait en 1967. La classe de Philippe était divisée en deux camps: Israël contre Égypte. Pour garder le compte, deux petits Mirages en modèle réduit gravissaient le mur comme des mouches. C'était l'époque de la troisième guerre du Sinaï: un jeu à l'école que Philippe jouait aussi avec la ville. Elle était un décor dans lequel il errait, mais qui ne l'avait pas assimilé. Il se voyait encore comme un paysan qui ouvre avec désinvolture la porte vitrée d'une grande surface et crie: "Y a quelqu'un ?".

Plus tard, les choses changèrent. Plus tard il vint vivre à Bruxelles et y tomba éperdument amoureux d'Astrid.
Il entendit Patrick jouer du trombone et vit comment Georges taillait des poupées de bois de merisier.
Il dansa sur la musique de Spermicide dans une salle du Vieux Marché-aux-Grains.
Il fit la connaissance de Jacques, un dessinateur avec qui il fit des dessins animés et une bande dessinée.

Il tint compagnie à Dar, un vieux nègre gris qui travaillait quelque part comme cuistot et qui après minuit venait fumer un joint au comptoir du bistrot où il travaillait.
Il apprit à connaître les morts. Johan Snoek qui se jeta sous un train. Willy qui prit de plein fouet l'arbre sur lequel son ami s'était écrasé. Edmond Van Houtte qui mourut au même moment que son amie. Car Bruxelles, c'était surtout cela: des gens et comment les lois du hasard les battaient comme des cartes. La ville n'était plus un corps, mais des milliers et des milliers de petites cellules qui proliféraient, s'agglutinaient et mouraient abruptement, quand on s'y attendait le moins. Et l'une de ces cellules, c'était lui.
C'est ainsi qu'il apprit à aimer la ville. Il s'était tant épris d'elle qu'elle se mit à l'irriter. Ils eurent des mots. Il lui reprochait son désordre à la belge. Il réprouvait l'arbitraire postmoderne dont elle paraissait monter en graine. Le baragouin que sa gueule éructait parfois lui donnait de l'eczéma. Mais il arrivait tout aussi bien qu'ils se réconciliassent et que Philippe se sentît habiter à Bruxelles comme dans une vieille sacoche, faite d'un côté de solide cuir germanique et de l'autre de fine peau de serpent romane.
Plus tard vint le temps où les endroits se mirent à lui rappeler des souvenirs. La maison à Schaerbeek dont il habitait le grenier, puis, quand les choses allèrent plus mal, la cave. La rue de la Loi à travers laquelle il avait foncé une nuit à trois heures du matin sans savoir où aller. Le portail dans lequel il avait dormi. Le tapis dans lequel il s'était enroulé. Tous les endroits où il s'était senti en sécurité, ou seul, ou à deux.
Les pignons condamnés à mort au haut de la Treurenberg.
Le vieux Florio, La Houblonnière, le Kastaknokkel.
Les caves des Halles de Schaerbeek et la petite mansarde au-dessus du bordel au quartier Léopold, où il disposait d'un lit et d'une table aux pattes sciées.
Tous des recoins du souk de sa mémoire, où à certains moments de sa vie il avait planté sa tente et partagé son pain avec quelqu'un.

En même temps, il se plongeait dans le passé de Bruxelles. Son corps à elle, il commençait à le connaître - elle se l'était mis entre les lèvres comme un brin d'herbe - maintenant il voulait savoir d'où elle venait. Il voulait connaître les éclats de bonheur de sa jeunesse et savoir qui l'avait maltraitée, il voulait renifler la puanteur de la Senne au siècle dernier, il voulait qu'elle se confie à lui. Et elle répondait à sa curiosité par le récit long et confus de sa vie, dans laquelle elle apparaissait tantôt en noble dame qui convoquait les États-Généraux des Dix-Sept Provinces d'un simple signe, tantôt en provinciale de petite vertu que Napoléon pressait rapidement sur son cœur avant de l'exiler aux frontières de son royaume. Elle avait été une fille de négociant, une comtesse et une révolutionnaire. Elle avait vécu tant de vies qu'elle ne retrouvait plus les fils de sa propre histoire. Elle ressentait aussi une certaine fatigue, car le dernier rôle qu'on lui avait dévolu, était celui d'hôtesse: un sourire sur hauts talons qui doit prendre soin de milliers de fonctionnaires européens. Cela ne peut que fatiguer. La noblesse n'était qu'un souvenir et la bureaucratie lui avait grêlé encore plus profondément la face.
Il la consola et soigna ses plaies. Il injuria les promoteurs et les gestionnaires à la vue courte. Il la trompa aussi, car pendant un certain temps, il prit congé d'elle. En voyage, il apprit à aimer d'autres villes. Il compara Bruxelles à la grandeur de Paris, ou au côté Biedermeier d'Amsterdam. Il se perdit dans les ruelles de Lisbonne et devint un nain à New York.
Mais: Bruxelles demeurait celle qui l'avait initié.
Il avait douze ans, elle était vieille comme le monde.
Il était seul quelque part pour la première fois.
Elle s'amusa avec lui comme avec un joujou.
Et plus tard, il lui cédera une fois encore. Il ira boire une gueuze à Schaerbeek et entendra une femme, juste avant qu'elle ne happe la mousse de sa bière, dire: "Tu vas encore pécher, hein."
Ou bien, assis à côté de lui dans le tram, il verra un Vietnamien étudier un manuel de néerlandais:
‘Il est heureux comme un poisson dans l’eau,’ lira-t-il.
Et il lira encore: ‘Ils sont lents comme des escargots.’
À l'étal d'un droguiste, il verra une bouteille d'*Élixir du Suédois*, une boisson stimulante que la mère de Titan prend chaque jour sur le conseil d'un ancien mercenaire, et il biglera jalousement la vitrine de Posada, où trône un livre sur Frank Lloyd Wright. Ou il ira voir les skaters sur les escaliers de l'Albertine qui font refleurir de leurs acrobaties ce mastodonte de bibliothèque.
Tout cela, il le fera, et tout comme il est un jour né dans la ville, la ville renaîtra en lui.